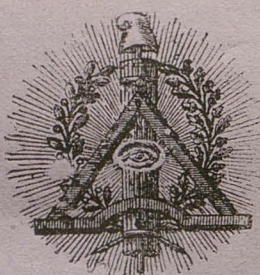
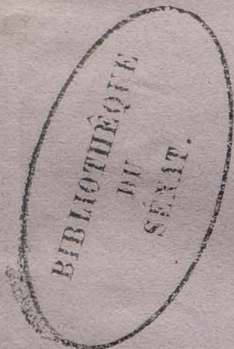


12

Cote 500

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

ou



12



LIBRARY
OF THE
CONSTITUTIONAL

LIBRARY, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

L'APOTHÉOSE
DU JEUNE BARRA,
TABLEAU PATRIOTIQUE,
EN UN ACTE, MÉLÉ D'ARRIETTES,

Paroles de F. P. A. LÉGER.

Musique de L. JADIN.

Représenté sur le Théâtre de la rue Feydeau,
le 17 Prairial de l'an 2^e. de la République
une et indivisible.

PRIX, Vingt sols.

A PARIS,

CHEZ le Libraire au Théâtre du Vaudeville,
Et à l'Imprimerie rue des Droits de l'Homme,
N^o. 44.

An deuxième.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Les CC. et Cnes.

La Mère BARRA. *Lochon.*

NICETTE, sa fille. *Rosine.*

FRANCŒUR, volontaire,
ami de Barra. *Lebrun.*

VIEUX BOIS. *Le Sage.*

Le Jeune BARRA, Cnes } *Rosette Gavaudan,*
frère. } *Saint-Avoye.*

LE MAIRE. *Prevost.*

PAYSANNES.

OFFICIERS MUNICIPAUX.

SOLDATS VOLONTAIRES.

La Scène est à Palaiseau.

A PARIS.

En à l'impression des Droits de l'homme
chez le Libraire au Théâtre de Vandœuvre

de la Cour.

L'APOTHÉOSE
DU JEUNE BARRA,
TABLEAU PATRIOTIQUE.

Le Théâtre représente un hameau. A droite, la maison de la citoyenne Barra ; au milieu du Théâtre, un berceau de verdure, avec un piédestal disposé pour recevoir un buste.

SCENE PREMIERE.
FRANCŒUR, NICETTE, Le Jeune
BARRA, PAYSANS et PAYSANNES.

Au lever du rideau, les Paysans et les Paysannes sont occupés à arranger des guirlandes et des fleurs autour du berceau de verdure où doit être placé le buste du jeune Barra.

CHŒUR.

C'est pour placer en ces lieux ton image,
Que nous formons ces modestes tissus :
Jeune Barra, que l'on a de courage,
Quand il s'agit de rendre hommage
A l'héroïsme des vertus.

A 2

FRANCŒUR.

C'est pour ton frère , ô ma Nicette !
 Pour un ami que je regrette ,
 Que j'ai formé ces nœuds de fleurs.
 Rassure ton âme attendrie ,
 Car , s'il mourut pour la patrie ,
 Son nom vivra dans tous les cœurs.

CHŒUR.

C'est pour placer en ces lieux ton image ,
 Que nous formons , etc.

FRANCŒUR.

C'est bien , mes amis : c'est arrangé on ne peut pas mieux. L'art élevait jadis , à la mémoire des despotes , des monumens fastueux , que le tems ne respectait pas. Les républicains en consacrent de plus simples aux héros qui ont bien mérité de la patrie : mais ils seront plus durables , car la nature seule en fait les frais , et la reconnaissance publique se charge de veiller à leur conservation.

Le Jeune BARRA.

— Quoiqu'ça , celui-là aura un joli coup d'œil. Tenez , camarades , venez voir ça d'ici. C'est pour mon frère , j'ai travaillé de tout mon cœur.

*Les Paysans se groupent de chaque côté de la scène ,
 et répètent le premier chœur , avec un mouvement de
 sensibilité plus prononcé.*

CHŒUR.

C'est pour placer en ces lieux ton image ,
 Qu'on a formé ces modestes tissus :
 Jeune Barra , que l'on a de courage
 Quand il s'agit de rendre hommage
 A l'héroïsme des vertus !

FRANCŒUR.

Ça , mes amis , vous pouvez retourner à la maison commune , et prévenir le citoyen Maire que tout est disposé pour la cérémonie : allons , Cadet , vas avec les autres.

Le Jeune BARRA.

Avec plaisir. Les honneurs que l'on rend à mon frère me flattent trop pour ne pas me prêter à tout ce qu'on exige de moi ; j'espère bien qu'on m'en rendra un jour de pareils. Allons, camarades, en avant, marche.

(Ils sortent.)

SCENE II.

FRANCŒUR, NICETTE.

FRANCŒUR.

POURQUOI donc, ma chère Nicette, conserver toujours cet air de tristesse ?

NICETTE.

Je ne puis m'en défendre, mon cher Francœur, cette fête qui se prépare, ce triomphe éclatant, il est vrai, tout en me rappelant la fin glorieuse de mon jeune frère, me rappelle en même tems que je l'ai perdu pour jamais.

FRANCŒUR.

Eh ! ne lui ai-je pas juré, à ses derniers momens, de le remplacer près d'une mère dont il était la consolation et le soutien, et près d'une sœur aimable dont il était si tendrement chéri.

D U O.

NICETTE.

Lui seul, dans notre indigence,
Pourvoyait à nos besoins,

FRANCŒUR.

Tu peux, avec confiance,
T'en rapporter à mes soins,
Francœur n'en fera pas moins.

NICETTE.

Sa tendresse pour ma mère
Du sort charma la rigueur.

FRANCŒUR.

A la chérir, à lui plaire,
Je mettrai tout mon bonheur.

NICETTE.

Mais, moi, qui me rendra mon frère!

FRANCŒUR.

Ne puis-je te nommer mon frère!

NICETTE.

Où, chéris-moi comme une sœur,
Moi, je t'aimerai comme un frère.

FRANCŒUR.

Je t'aimerai comme une sœur,
Tu me chéras comme un frère.

ENSEMBLE.

FRANCŒUR. NICETTE.
Je t'aimerai comme une sœur, Oui, chéris-moi comme une sœur,
Tu me chéras comme un frère. Moi, je t'aimerai comme un frère.

FRANCŒUR.

Que ne puis-je à ce nom si doux
Joindre un titre plus doux encore,
Et me voir frère, amant, époux,
De l'objet charmant que j'adore.

NICETTE.

Tes vœux seraient bientôt remplis,
Si de mon sort j'étais maîtresse:
Mais mon cœur, à ma mère, aveuglément soumis,
Lui sacrifierait tout, jusqu'à ma tendresse.

ENSEMBLE

Ah ! conservons du moins l'espoir ;
 Il viendra ce moment prospère ,
 Où nous pourrons , près de ^{ma} mère ,
 Unir l'amour et le devoir. ^{ta}

NICETTE.

Ne nous flattons pas trop , cependant , mon ami ; ma mère est pauvre , tu n'es pas riche , et le défaut de fortune pourrait mettre obstacle à notre félicité.

FRANCŒUR.

Ja ne suis pas riche ! Celui qui sert bien sa patrie n'aura jamais à craindre le besoin.

NICETTE.

Ce qui me fait trembler , c'est que depuis plusieurs jours je suis persécutée par le fils de notre ci-devant seigneur , que la peur a , depuis ton départ , amené dans cette commune , et qui veut absolument m'épouser. Ce Vieux Bois est une espèce de suffisant que je détesterais de tout mon cœur , quand même il n'aurait pas cette tache nobiliaire qui le rend encore moins aimable à mes yeux ; il doit en faire aujourd'hui la proposition à ma mère , et comme il est riche , comme nous lui devons une somme modique , que notre indigence nous empêche d'acquitter , il ne manquera pas de profiter de tant d'avantages pour vaincre l'irrésolution de ma mère. Tu peux juger par ma tendresse pour toi , avec quelle répugnance je formerais des nœuds si mal assortis ; mais , enfin , je me soumettrais sans murmure à la nécessité ; heureuse de pouvoir , aux dépens de mon bonheur , éloigner pour jamais de ma tendre mère les soucis , les persécutions et le besoin.

FRANCŒUR.

Ainsi , Nicette me sacrifierait sans retour ?

NICETTE.

Tu ne pourrais du moins en condamner le motif.

FRANCŒUR.

Et à combien se monte la somme que vous devez à ce monsieur de Vieux Bois ?

NICETTE.

A trois cent livres.

FRANCŒUR.

Trois cent livres ! Malheureusement je ne les ai pas... mais il me vient une idée. Le quartier-maître de mon bataillon est ici, je cours lui demander cette somme ; l'emploi en est trop honorable pour qu'il puisse me la refuser : il me fera cette avance sur la haute paye qu'on nous accorde, et comme cet argent est un bienfait de la nation, ta mère pourra du moins l'accepter sans rougir.

NICETTE.

Mais, y penses-tu, mon ami ; songe donc qu'un soldat a besoin à chaque instant de se ménager des ressources.

FRANCŒUR.

La nation n'est pas ingrate, ma chère Nicette ; elle ne laissera jamais ses défenseurs manquer de rien : mais dussai-je me priver de tout, je ne souffrirai pas que la sœur de Barra, la sœur de mon jeune ami soit sacrifiée par intérêt à un homme dont les pareils font l'impossible pour renverser l'édifice de la Liberté, que tant de héros, que ton frère, enfin, a cimenté de son sang. Adieu : dans un moment nous serons, jespère, satisfaits l'un et l'autre.

SCENE III.

NICETTE, seule.

LE digne jeune homme ! Combien je suis fière d'avoir

fixé un cœur si généreux ! Et je pourrais m'en séparer ?
Je pourrais m'unir à un homme que je n'aime pas, et
que je ne puis même estimer.

A I R.

Non , non , je ne trahirai pas
Mon amant , l'ami de mon frère.
Ah ! pour passer en d'autres bras ,
A mon cœur sa flamme est trop chère ;
Nous vivrons pauvres , mais tous deux
Riches de notre tendresse ,
Nous saurons qu'on peut sans richesse
Trouver moyen d'être heureux.
Mais au honneur de ma mère
S'il faut ennn m'immoler ;
Le ciel , pour la consoler ,
Sait que je suis prête à tout fuir.
Triste avenir ! cruel espoir !
Quand tout se livre à la tendresse ,
Moi seule , en proie à la tristesse ,
Je n'ai que des maux à prévoir.
Nature , crainte , honneur , devoir ,
Cessez d'allarmer ma tendresse.

Mais qui accourt de ce côté avec tant de précipi-
tation ! Ah ! c'est ce monsieur de Vieux Bois... retirons-
nous ; je ne suis pas , maintenant , disposée à l'écouter ,
et moins encore à lui répondre.

S C E N E I V.

VIEUX BOIS , NICETTE.

VIEUX BOIS , *accourant et retenant Nicette.*

NICETTE , Nicette , belle citoyenne.

N I C E T T E .

Pardon , citoyen , mais je ne puis m'arrêter.

VIEUX BOIS.

Comment ! pas seulement une minute !

NICETTE.

Pas même une seconde. —

VIEUX BOIS.

J'ai pourtant de fort jolies choses à te dire.

NICETTE.

Je n'ai pas le tems de les entendre.

VIEUX BOIS, l'arrêtant.

Alors je ne serai pas long.

NICETTE.

Mais pourquoi donc me retenir de force ?

VIEUX BOIS.

Au contraire, je te donne la liberté de m'écouter.

NICETTE, à part.

Quel être insupportable !

VIEUX BOIS.

D'abord, je t'aime, je te chéris, je t'adore, j'estime ta famille : ton frère était un fort joli garçon, pour lequel j'aurais, peut-être, fait quelque chose, s'il eut vécu : mais il est mort comme un césar, cela lui fait honneur ; et comme je suis bon, très-bon, excellent patriote, je suis bien aise, en t'épousant et en faisant ta fortune, de le récompenser, dans la personne de sa sœur, du sacrifice qu'il a fait à la patrie. Qu'on dise encor, maintenant, que je suis aristocrate.

NICETTE.

Citoyen, je vous remercie de tant de bontés.

VIEUX BOIS.

Non, mais je suis comme cela, moi ; bon humain,

sensible , généreux , le cœur sur la main. Et , parole d'honneur , je suis un comité de bienfaisance ambulante.

N I C E T T E , *voulant s'en aller.*

Vous n'avez , sans doute , rien de plus à me dire ?

V I E U X B O I S .

Un moment , un moment ; maintenant que tu connais mes dispositions bénévoles , à ton égard , il s'agit de m'avouer franchement ce que tu penses sur mon compte.

N I C E T T E .

Comme je dépends de ma mère , comme je me suis fait un devoir de suivre ses volontés en tout , je me soumettrai sans murmure à tout ce qu'elle exigera de moi.

V I E U X B O I S .

Oh ! je ne suis pas inquiet de son consentement ; j'ai par devers moi de quoi la forcer à m'accorder ta main de bonne volonté : mais , toi , qu'en penses-tu ?

N I C E T T E .

Moi , citoyen !

V I E U X B O I S .

Oui , toi.... Ah ! ça , parle avec franchise ; que le respect pour ma personne ne te fasse pas trahir tes véritables sentimens : je n'aime pas à être flatté , je t'en préviens ; ainsi tu peux t'expliquer sans contrainte.

D U O .

V I E U X B O I S .

Qu'éprouve ton cœur pour moi ?

N I C E T T E .

Rien.

V I E U X B O I S .

Rien !

N I C E T T E .

Rien du tout , je vous assure.

(12)

VIEUX BOIS.

Mais que dis-tu de ma tournure ,
De mes graces , de mon maintien ;
Te charment-ils !

NICETTE.

Non , citoyen.

VIEUX BOIS.

C'est étonnant : mais ma figure
Te plaît , du moins !

NICETTE.

Non , citoyen.

VIEUX BOIS.

Tu m'en imposes , je t'assure ;
De tout cela je ne crois rien.

NICETTE.

Je vous dis la vérité pure ,
Et mon cœur ne vous cache rien.

VIEUX BOIS.

D'après cela je puis conclure
Que tu me hais !

NICETTE.

Oui , citoyen.

ENSEMBLE.

VIEUX BOIS.

Tu m'en imposes , je t'assure ;
De tout cela je n'en crois rien.

NICETTE.

Je vous dis la vérité pure ,
Et mon cœur ne vous cache rien.

VIEUX BOIS.

J'aurai , je crois , assez d'adresse ,
Assez de bien et de richesse ,
Pour faire agréer ma tendresse ,
Mon cœur , ma personne et mes soins.

NICETTE.

Je n'aime point votre tournure ,
Votre maintien , votre figure ,

(13)

Je suis peu sensible à vos soins ;
Croyez qu'alors votre tendresse ,
Vos biens et votre richesse
Me séduiront encor moins.

E N S E M B L E.

VIEUX BOIS.

NICETTE.

Tu m'en imposes , je t'assure ;
De tout cela je ne crois rien.

Je vous dis la vérité pure ,
Et mon cœur ne vous cache rien.

S C E N E V.

VIEUX BOIS , *seul.*

C'EST une chose bien étrange que les femmes , pour la dissimulation ! Je l'avais cependant priée de s'expliquer avec franchise , et je parie qu'elle ne m'a pas dit un mot de ce qu'elle pense ; défaut d'éducation : ces gens de campagne s'imaginent toujours qu'on ne peut pas dire à un ci-devant , qu'on l'adore.... Avec tout cela , si ce mariage ne se faisait pas , cela me contrairait un peu ; car en épousant la sœur de Barra , la sœur d'un héros , cela me donnerait une furieuse réputation de patriotisme.... Parbleu ! mon père , qui était le maître d'hôtel d'un ci-devant duc , avait bien besoin de s'enmarquiser , avec les pistoles de son maître , qu'il a ruiné. Mais c'était la manie de tous ces enrichis de l'ancien régime.

A I R.

Dès qu'ils avaient un sou vaillant ,
Ils oubliaient leur origine :
Et dans un riche appartement
Ils sautaient droit de leur cuisine.
Jadis , il fallait pour briller ,
Non des vertus , mais de l'adresse ;
C'était à force de voler
Qu'on parvenait à la noblesse.

Je connais plus d'un acquéreur
De très-ennoblissant office,
Qui, s'il trouvait un acheteur,
Le revendrait sans bénéfice.
Ou, plutôt, combien on verrait
De pratiques d'une autre espèce,
Si la roture se vendait
Comme les lettres de noblesse.

Maintenant, il ne s'agit plus que de savoir comment
je m'y prendrai pour faire à la maman mon compliment
définitif. D'abord, je l'aborderai gaiment... Gaiment!...
Non pas.... Il faudra prendre un air de condoléance,
un air bien pénétré de sa douleur; cela fera un effet
à n'y pas tenir.... La voici: bon! composons notre
visage, et montrons, s'il est possible, une tristesse
bien patriotique.

S C E N E V I.

La Citoyenne BARRA, VIEUX BOIS,

VIEUX BOIS, *d'un air bien triste.*

J'AI l'honneur de présenter mon respect à la citoyenne Barra.

La Citoyenne BARRA,
Bonjour, citoyen Vieux Bois.

VIEUX BOIS.

Voulez-vous bien me permettre de vous témoigner
toute la part et tout l'intérêt que j'ai pris au triste et
malheureux événement qui vous a privé d'un fils ten-
drement chéri, et qui faisait tout votre espoir et toute
votre consolation.

La Citoyenne BARRA.
Ah! mon dieu; citoyen, quelle affliction! quand ce

serait votre père ou votre frère vous ne seriez pas plus affecté.

VIEUX BOIS.

C'est qu'il est des pertes dont il est impossible de se consoler.

La Citoyenne BARRA.

AIR.

Tant de chagrin me déconcerte,
Calmez, mon cher, votre douleur;
On ne doit pas pleurer sa perte,
Puisqu'il est mort au champ d'honneur.
D'un coup où je pouvais m'attendre,
Je dois plutôt m'ennorgueillir:

(Quand on aime son pays, citoyen.)

Mieux vaut mourir pour le défendre,
Que de vivre pour le trahir.

2eme. Couplets.

Songez qu'on avilit la gloire
De nos généreux défenseurs,
Qu'on fait outrage à leur mémoire
Par des regrets et par des pleurs.
D'un attendrissement étrange,
De vous targuer vous auriez tort,
Un bon patriote les venge,
Voilà comme il pleure leur mort.

VIEUX BOIS.

Je conçois tout cela, citoyenne; mais pour être glorieux, le trépas de votre fils ne doit pas vous en être moins sensible.

La Citoyenne BARRA.

Oui, sans doute, il m'est sensible, mais c'est parce que je n'ai pas un second fils à mettre à sa place, et que désormais je serai à charge à la patrie, sans pouvoir la dédommager de ses sacrifices.

VIEUX BOIS.

Eh! bien, citoyenne, je m'offre aujourd'hui pour prendre la place de ce fils que vous avez perdu,

La Citoyenne BARRA, avec surprise.
Vous ! citoyen ?

VIEUX BOIS.

Moi-même.

La Citoyenne BARRA.

Vous m'étonnez.

VIEUX BOIS.

Je crois bien, mais c'est comme cela ; vous n'avez qu'à prononcer, mon sort est entre vos mains.

La Citoyenne BARRA, à part.

Comment ! un ci-devant aurait le courage de servir comme volontaire. (*haut.*) et vous me parlez bien sérieusement.

VIEUX BOIS.

On ne peut pas davantage.... Je vais avoir la fille.

La Citoyenne BARRA.

Excusez ma franchise, mais je vous avoue que c'est une chose dont je ne vous aurais pas cru capable.

VIEUX BOIS.

C'est que vous ne me rendez pas justice.... Mais, enfin, daignez me présenter vous-même, et de votre main je suis bien sûr d'être accepté.

La Citoyenne BARRA.

S'il ne tient qu'à cela, très-volontiers.

D u o.

VIEUX BOIS.

C'est arrangé ; je suis vainqueur.

La Citoyenne BARRA.

J'accepte avec reconnaissance.

Votre offre faite de bon cœur.

VIEUX

VIEUX BOIS.

Si, d'un héros cher à la France,
Je puis faire oublier l'absence,
J'y mets ma gloire et mon bonheur.

La Citoyenne BARRA, *à part.*

Ce trait me semble une merveille,
Qui l'aurait cru si courageux !

VIEUX BOIS, *à part.*

La maman, pour combler mes vœux,
Ne s'est pas fait tirer l'oreille.

La Citoyenne BARRA.

Je vais abrégér les instans.

VIEUX BOIS.

De grâce, abrégez les instans.

La Citoyenne BARRA.

Si chers au gré de votre envie.

VIEUX BOIS.

Trop lents au gré de mon envie.

La Citoyenne BARRA.

Quand il s'agit de la patrie,
Il ne faut pas perdre de tems.

E N S E M B L E.

La Citoyenne BARRA.

Je vais abrégér les instans,
Trop lents au gré de votre envie.
Quand il s'agit de la patrie,
Il ne faut pas perdre de tems.

VIEUX BOIS.

De grâce abrégez les instans,
Trop lents au gré de mon envie.
Quand il s'agit de la patrie,
Il ne faut pas perdre de tems.

La Citoyenne BARRA.

Vous viendrez dans un moment me retrouver à la
municipalité.

VIEUX BOIS.

J'y serai presqu'aussitôt que vous.

SCENE VII.

VIEUX BOIS, *seul.*

En bien ! vivent les gens d'esprit pour arranger les affaires sans difficulté.... Ah ! maintenant , je respire : me voila patriotisé , dans toutes les formes. Il s'agit d'aller grand train rejoindre la cérémonie qui se prépare. Je crois qu'on peut , à présent , y figurer avec avantage , et marcher la tête haute. Le beau-frère du héros de la fête ! bon !.... Cela sent son patriote d'une rude manière.... Ah ça ! mais , si la contre-révolution avait lieu , je contracte là une alliance qui ne serait pas une puissante recommandation. Oh ! elle ne se fera pas : les puissances coalisées n'avancent à rien , depuis quatre ans ; les rois ne s'entendent pas plus qu'ils ne s'estiment : Pitt , qui est l'âme de la coalition , est maintenant assez généralement apprécié à sa juste valeur : avec ça , ces soldats républicains , qui semblent sortir par milliers de dessous terre , sont des diables , pour l'intrépidité et le courage , ça ne respire qu'Egalité et Liberté ! Ainsi , tout bien considéré , je crois que je puis être tranquille , la contre-révolution ne se fera pas.

SCENE VIII.

VIEUX BOIS, NICETTE.

VIEUX BOIS.

Ah ! pardon , belle Nicette , si je te quitte , mais je ne puis m'arrêter.

NICETTE.

Sans doute, vous cherchez ma mère?

VIEUX BOIS.

Au contraire, je viens de la quitter, nous sommes convenus de nos faits; dans une heure, je serai à toi; dans une heure, tu seras à moi; et dans une heure, nous serons l'un à l'autre.

NICETTE.

Se peut-il?

VIEUX BOIS.

C'est arrangé, conclu, terminé, et le cœur brûlant d'amour, ivre de joie, plein de tes charmes, je vole au rendez-vous de la cérémonie; je serais au désespoir de ne pas remplir ma place dans une fête consacrée à l'héroïsme de ton frère, et que doit encore embellir mon triomphe.

SCENE IX.

FRANCŒUR, NICETTE, VIEUX BOIS.

FRANCŒUR.

NICETTE, victoire! voilà les trois cent livres.

VIEUX BOIS.

Quel est ce jeune homme?

NICETTE.

C'est un brave soldat, un ami de mon frère.

VIEUX BOIS.

Tant mieux! j'aime les braves gens; et pourquoi donc

faire cet argent , que vous apportez avec tant de précipitation , jeune homme.

FRANCŒUR.

C'est pour payer trois cents livres , que la mère de Nicette doit à un aristocrate , fils d'un ci-devant aristocrate , ci-devant seigneur de cette commune ; à un nommé Vieux Bois , enfin , car je crois que c'est ainsi qu'on l'appelle.

NICETTE.

Chut ! chut ! mon ami , c'est à lui-même que tu parles.

FRANCŒUR.

Tant pis ; comme un honnête homme ne dit jamais que ce qu'il pense , je ne me dédis pas.

VIEUX BOIS , à part.

Voilà un jeune homme bien mal élevé : il faut lui donner une leçon de politesse..... (haut.) Citoyen , je ne suis point aristocrate , je ne demande point l'argent que vous offrez si généreusement , et la preuve , c'est que je déchire le billet de la citoyenne Barra ; c'est le premier présent de nocce que je fais à ma belle future.

FRANCŒUR.

Sa future !

VIEUX BOIS.

Dans une heure elle sera ma femme , j'ai la parole de la maman.

FRANCŒUR.

Et moi , j'ai celle de Nicette , nous verrons laquelle vaudra le mieux.

VIEUX BOIS , en riant.

Ah ! c'est un rival ! parblen , c'est charmant , délicieux ; je suis enchanté d'avoir un rival..... Comment , de bonne foi , tu voudrais entrer en concurrence avec moi.

FRANCŒUR.

A dieu ne plaise : je serais trop humilié du parallèle.

VIEUX BOIS, à part.

Montrons un peu de fermeté, cela le fera taire.
(haut.) Mais je crois qu'on me manque de respect, ici !

FRANCŒUR.

Je te dis la vérité ; si cela te déplaît, tant pis.

TRIO.

VIEUX BOIS.

Un peu moins haut.

FRANCŒUR.

Moins haut, toi-même.

VIEUX BOIS.

Je n'aime pas ce ton grondeur.

FRANCŒUR.

Apprends que de l'objet que j'aime
Je saurai disputer le cœur.

NICETTE.

Calmez ce courroux extrême,
Expliquez-vous sans aigreur.

VIEUX BOIS, à part.

Je crois pourtant qu'il a du cœur,
Mais en adoptant son système,
Crions plus fort que lui, peut-être il aura peur.
Ces petits airs démocrates,
Ahi, m'en imposent peu.

FRANCŒUR.

Ami, les aristocrates,
Avec moi, n'ont pas beau jeu.

VIEUX BOIS.

Un peu moins haut.

FRANCŒUR.

Moins haut , toi-même.

Ensemble.

E N S E M B L E.

Je n'aime pas ce ton grondeur.

NICETTE.

Calmez ce courroux extrême,
Expliquez-vous sans aigreur.

VIEUX BOIS.

Je devrais punir ton audace.

FRANCŒUR.

La tienne a lieu de m'étonner.

VIEUX BOIS.

Mais un grand cœur sait pardonner,
Et ma clémence te fait grace.

FRANCŒUR.

C'est le parti le plus prudent ;
Mais près de celle que j'adore,
Si je te rattrape encore,
Je n'en dirai pas autant.

VIEUX BOIS.

Un peu moins haut.

FRANCŒUR.

Moins haut , toi-même.

Ensemble.

E N S E M B L E.

Je n'aime pas ce ton grondeur.

NICETTE.

Calmez ce courroux extrême,
Expliquez-vous sans aigreur.

*Pendant ce trio , Nicette empêche toujours Francœur
de joindre Vieux Bois , et à la fin ce dernier s'enfuit
à toutes jambes.*

SCENE X.

FRANCŒUR, NICETTE.

FRANCŒUR.

Et c'est là le rival qui veut me disputer le cœur de Nicette ; c'est là l'homme que ta mère choisirait pour ton époux. Je t'avoue , sans amour propre , que maintenant que je connais le personnage , je suis plus tranquille que jamais.

NICETTE.

Je desire , mon cher Francœur , que tu ne te trompes pas ; mais , moi , je crains plus que jamais de voir s'évanouir toutes mes espérances.

On entend la ritournelle du cœur suivant.

FRANCŒUR.

Il me semble que le cortège s'avance ; allons , Nicette , de la fermeté. Ce jour , consacré à honorer le courage et les vertus , ne sera pas , pour la sœur d'un héros , un jour de deuil et d'affliction. Ta mère t'aime tendrement , elle est bonne républicaine , et ce serait lui faire injure que de la supposer capable d'immoler sa fille à un sordide intérêt.

S C E N E X I et dernière.

LE MAIRE, FRANCŒUR, VIEUX BOIS,
NICETTE, La Citoyenne BARRA, Le
Jeune BARRA, OFFICIERS MUNICIPAUX,
PAYSANNES et TROUPE DE VOLONTAIRES,

*Nicette et Francœur ouvrent la marche : suivent toutes les
Paysannes, vêtues de blanc ; un détachement de Volontaires ;
le buste de Barra, porté sous un petit palanquin de verdure ;
le Maire et les Officiers Municipaux viennent ensuite : le
cortège est terminé par une seconde troupe de Volontaires.
Après avoir fait le tour du Théâtre, on dépose le buste
sous le berceau de verdure.*

C H Œ U R.

REÇOIS nos vœux et notre hommage,
Jeune héros, cher à nos cœurs ;
A tes vertus, à ton courage
Nous n'avons point donné de pleurs.
Il renaîtra des héros de ta cendre,
A la patrie on peut le présager ;
Si tu mourras pour la défendre,
D'autres vivront pour te venger.

L E M A I R E.

Citoyens, rassemblés pour honorer le courage et la
mémoire d'un jeune héros, que nous sommes fiers d'avoir
vu naître et d'avoir élevé parmi nous, vous apprendrez
avec plaisir que nous avons été devancés. Je reçois
dans ce moment le décret solennel qui décerne au
jeune Barra les honneurs du Panthéon.

T O U S.

Oh ! bravo ! bravo ! bravo !

L E M A I R E.

Nous devons en être plus satisfaits que surpris : nous savons tous que nos législateurs sont toujours aussi empressés à récompenser nos généreux défenseurs, qu'à poursuivre rigoureusement les ennemis de la patrie, quelque masque qu'ils empruntent pour tromper la confiance du peuple et ramener le despotisme.

T O U S.

C'est vrai ! c'est vrai ! c'est vrai !

L E M A I R E.

La citoyenne Barra doit être contente ?

La Citoyenne B A R R A.

Oui , sans doute : mais au milieu de l'allégresse que doit inspirer au cœur d'une républicaine, le triomphe de son fils, j'avoue qu'un sentiment pénible empoisonnait cette délicieuse jouissance , c'était l'impuissance où j'étais de faire remplacer mon cher Barra : mais , enfin , mes vœux sont remplis , le citoyen Vieux Bois s'est offert pour prendre sa place.

T O U S.

Vieux Bois ?

V I E U X B O I S.

Oui , citoyens , moi-même. Qu'est-ce qu'il y a donc là de si surprenant ?

La Citoyenne B A R R A.

Je me suis chargée de vous le présenter , accordez-lui la faveur qu'il sollicite , et dont il se rendra digne, j'aime à le croire. Remettez-lui les armes dont mon fils a fait un si bon usage , et que demain , à la pointe du jour , il aille rejoindre notre bataillon.

VIEUX BOIS.

Quoi donc que vous dites , citoyenne !

La Citoyenne BARRA.

La vérité.

LE MAIRE, *vivement.*

Fort bien , citoyen , fort bien ; marchez où la gloire et la patrie vous appellent , revêtu des armes d'un héros , souvenez-vous qu'avec elles on doit être invincible.

VIEUX BOIS.

Mais , laissez - donc , laissez - donc , vous n'y êtes pas du tout ; comment ! vous croyez que je vas m'en aller comme ça , de plein pied , me mettre vis-à-vis un canon !.... Ça blesse.

FRANCŒUR.

Citoyens , Vieux Bois a raison , il sent que de telles armes seraient fort mal entre ses mains. Elles ont appartenu à mon ami , daignez me les confier , je tâcherai de me rendre digne de les porter.

Le Jeune BARRA.

Un moment , citoyen Francœur , vous voulez tout avoir : est-ce que je ne grandirai pas ? citoyen Maire , conservez-moi ces armes-là , et quand mes mains seront en état de les porter , elles en feront un bon usage , je vous le promets.

FRANCŒUR.

Bien , mon ami , fort bien ; je crois qu'un jour tu ne dépareras pas la famille.

La Citoyenne BARRA.

Ainsi , le citoyen Vieux Bois se dédit ?

VIEUX BOIS.

Vous ne m'avez pas compris : ce n'est point à

l'armée, mais bien auprès de vous, en devenant votre gendre, en épousant Nicette, que j'ai prétendu remplacer votre fils.

La Citoyenne BARRA.

Vous, devenir mon gendre ! Vous, épouser Nicette ! Allons donc, vous plaisantez, j'espère. Celui qui n'aime pas sa patrie, qui n'est pas toujours prêt à verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang, ne saurait être bon époux, ni bon père.

VIEUX BOIS.

C'est-à-dire, que vous me refusez votre fille !

La Citoyenne BARRA.

Non ; mais comme Nicette aime Francœur, et ne vous aime point ; comme il est bon patriote, et que vous ne l'êtes guères ; comme il a toujours combattu et qu'il se dispose encor à combattre les ennemis de la Liberté, et que vous n'êtes jamais sorti du coin de votre feu, en bonne mère, en vraie républicaine, je lui dois la préférence ; s'il n'est pas si riche que vous, nous sommes dans un siècle où le courage, le patriotisme et les vertus valent mieux que les richesses.

T O U S.

C'est juste, c'est juste.

NICETTE.

Ah ! ma mère ! Mon cher Francœur.

FRANCŒUR.

Je sens tout le prix de tant de bontés : frère et ami d'un héros, je remplirai toujours fidèlement les obligations que tant de titres imposent.

VIEUX BOIS, à part.

Oh ! si j'osais, comme je ferais du tapage !.....
(haut.) Certainement, citoyens, il est impossible de

ne pas se rendre à de si bonnes raisons. (*à part.*) Mais quoique ça , c'est bien désagréable.

LE MAIRE, *à Francœur et à Nicette.*

Mes amis , nous allons retourner sur le champ à la maison commune ; quel plus beau jour pourrions-nous choisir pour assurer la félicité de la sœur , que celui où nous honorons le courage et l'héroïsme du frère. Mais avant de quitter cette place , où le buste de Barra , déposé par nos soins , rappellera sans cesse aux patriotes leurs obligations et la reconnaissance de la patrie , renouvelons le serment de lui rester à jamais fidèles.

FINALE.

Jurons , amis , avec franchise ,
D'aimer l'état , de le servir ;
Que vivre libre ou mourir ,
Soit à jamais notre devise.

LE CHŒUR.

Oui , nous jurons , etc.

LE MAIRE, *aux Femmes.*

A vos enfans , dès aujourd'hui ,
Proposez Barra pour modèle ;
Qu'à la République fidèle ,
Chacun d'eux sache , ainsi que lui ,
Vivre , vaincre ou mourir pour elle.

LES FEMMES.

A la République fidèle ,
Chacun d'eux saura , comme lui ,
Vivre , vaincre ou mourir pour elle.

LE CHŒUR.

Et nous jurons , etc.

VAUDEVILLE.

LE MAIRE.

Du serment sacré qui nous lie ,
 Ne perdons point le souvenir :
 Il doit être doux de tenir
 Ce qu'on promet à la patrie.
 Tremblant , sur un trône incertain ,
 Plus d'un despote s'en desole ;
 Il sait qu'un bon républicain
 Ne manque point à sa parole.

La Citoyenne BARRA.

D'obtenir la main de ma fille ,
 Comment Vieux Bois , s'est-il flatté !
 Mon cœur se sent trop de fierté ,
 Pour compromettre ma famille.
 Mais quand j'aurais de son ardeur
 Encouragé l'espoir frivole ,
 En pareil cas , avec honneur ,
 On peut manquer à sa parole.

FRANCŒUR.

D'aimer sa femme et sa patrie ,
 Tout bon Français se fait honneur ;
 A ces objets , chers à son cœur ,
 Sans peine il consacre sa vie.
 J'aurai , de mes sermens jaloux ,
 Et l'une et l'autre pour idole :
 Un bon soldat , un tendre époux
 Ne peut manquer à sa parole.

Le Jeune BARRA.

Mon cher Barra n'eut en partage
 Que du courage et des vertus ;

(30)

Et je promets , puisqu'il n'est plus ,
De recueillir cet héritage.
Mais trop jeune encor pour servir ,
Ce détal facheux me désole ;
Je vais me hâter de grandir ,
Pour faire honneur à ma parole.

N I C E T T E , *au Public.*

D'un héros si cher à la France ,
En vous offrant les traits chéris ,
Aux Autours nous avons promis ,
De votre part , pleine indulgence.
Ah ! Citoyens , nous serions-nous
Flattés d'un espoir trop frivole :
Vous voyez qu'il dépend de vous ,
Que nous tenions notre Parole.

F I N.

C A T A L O G U E

Des pièces du Théâtre du Vaudeville, et autres nouveautés qui se trouvent chez le Libraire, au Théâtre du Vaudeville, et à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N^o. 44.

LES deux Panthéons, en trois actes, par le C. Piis.
Les mille et un Théâtre, en un acte, par le C. Desfontaines.

L'Isle des Femmes, en un acte, par le C. Léger.

La Revanche forcée, en un acte, par le C. Deschamps.
Arlequin Afficheur, en un acte, des CC. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Projet manqué, ou Arlequin Taquin, en un acte, par les mêmes.

Le Petit Sacristain, en un acte, par le C. Mautort.

Piron avec ses amis, en un acte, par le C. Deschamps.

Nice parodie de Stratonice, en un acte, par le C. Despréz.

Favart aux Champs Élysées, en un acte, par les CC. Barré, Radet et Desfontaines.

Arlequin, Tailleur, en un acte, par les CC. L. et T.

Georges et Gros-Jean, en un acte, par le C. Léger.

La Gageure inutile, en un acte, par le même.

Nicaise Peintre, par le C. Léger.

Arlequin, Friand, en un acte.

L'Heureuse Décade, en un acte, par les CC. Barré, Léger et Rosières.

Le Saint déniché, en un acte, par le C. Piis.

Au Retour, par les CC. Radet et Desfontaines.

Encore un Curé, en un acte, par les CC. Radet et Desfontaines.

La Plaque retournée, en un acte, par les CC. L. et T.

Le Savetier et le Financier, en un acte, par le C. Piis.

Le Faucon, en un acte, avec la musique, par le C. Radet.

Le Noble Roturier, avec la musique, par le même.

- Les Volontaires en route, avec la musique, en un acte,
 par le C. Raffard.
 La Nourrice Républicaine, avec la musique, en un acte,
 par le C. Piis.
 Arlequin Joseph, avec la musique, en un acte, par le
 C. Maurort.
 Arlequin Pigmalion, avec la musique, en un acte, par le
 C. Dossion.
 La Matrone d'Ephèse, avec la musique, en un acte, par
 le C. Radet.
 La Fête de l'Egalité, avec la musique, en un acte, par
 les CC. Radet et Desfontaines.
 Le Divorce, avec la musique, en un acte, par le C.
 Desfontaines.
 Le Poste Evacué, avec la musique, en un acte, par le
 C. Deschamps.
 Le Prix, ou l'Embarras du Choix, en un acte, par le
 même.
 La bonne Aubaine, en un acte, par Radet, avec la Musiq.
 Colombine Mannequin, en un acte, des CC. Barré, Radet
 et Desfontaines.
 Etrennes Lyriques, pour l'an deux de la République,
 (1794, *viens style.*)
 La collection des mêmes, formant 14 vol.
 La Consolation des Cocus, avec figures.
 Les Faveurs du Sommeil, vol. in-18, figures; prix 2 liv.
 10 s.
 Chansons Patriotiques du C. Piis, avec les airs notés,
 vol. in-18. figure
 Nouveau Recueil de Romances, Chansons et Vaudevilles,
 par Berquin, avec les airs notés, vol. in-8.
 Tom Jones, 4 vol. in-12. fig.
 Le Guide des Actionnaires de la Caisse d'Epargnes, vol.
 in-18. avec tableaux.
 Et autres nouveautés.

Sous presse, et qui paraîtront incessamment.

- Le Sourde guéri, en un acte, par les CC. Barré et Léger.
 Les Vieux Epoux, en un acte, par le C. Desfontaines.
 Arlequin Cruello, par les mêmes.
 Le Dédit, en un acte, par les CC. Léger, et Philippon.

